

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 81 (1936)
Heft: 9

Artikel: À batons rompus : à propos des récentes manœuvres de la brigade d'infanterie 1
Autor: Zweifel, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341729>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A BATONS ROMPUS :A propos des récentes manœuvres
de la Brigade d'infanterie 1

I.

Il y a plusieurs façons, pour des officiers de milices, de compléter l'instruction militaire forcément restreinte qu'ils possèdent.

L'une consiste en l'étude des problèmes que pose partout l'introduction d'armes et de méthodes de combat nouvelles. Je dis « partout », car ce ne sont pas seulement les moyens et les méthodes de combat de nos voisins immédiats qu'il nous faut connaître, mais toutes les méthodes et tous les moyens de combat employés, ou même simplement proposés dans diverses armées. Lors d'une prochaine guerre mondiale il est loin d'être exclu que nous n'ayons pas pour adversaires des troupes provenant de pays dont bien des Etats nous séparent géographiquement et politiquement. Lors de la dernière guerre, les Allemands se sont battus contre des Portugais et des Américains, les Turcs contre des Australiens et contre leurs coreligionnaires des Indes. Nul ne sait ce que l'avenir peut nous réserver, et les théories tactiques comme l'armement et les méthodes d'instruction des pays les plus lointains ne doivent pas nous laisser indifférents.

Chaque officier, même et surtout le jeune lieutenant nouvellement nommé, et de quelque arme qu'il soit, se doit de se tenir au courant de ce qui se passe, doit s'abonner à des revues étrangères, ou profiter des abonnements pris par les sociétés militaires. La Société suisse des officiers a organisé un service de revues qui n'est malheureusement pas encore suffisamment utilisé par ses membres. Et cependant, pour 3 fr. par an (le prix des ports), on peut lire les quelque 2000 pages de la revue d'infanterie française, par exemple, et se tenir ainsi au courant de tout ce qui se fait de neuf chez nos voisins.

Chaque officier devrait également, si ses moyens le lui permet-

tent, lire les règlements et les instructions des armées étrangères ; non comme des bréviaires, mais à titre documentaire. Les chefs de compagnie, par exemple, se devraient de faire circuler ces règlements et tant d'autres opuscules auprès de leurs officiers.

Un officier suisse ne sera jamais trop instruit, puisque la brièveté de ses périodes de commandement ne lui permet pas d'acquérir personnellement les expériences et les réflexes nécessaires. Et même si l'armement et l'organisation des armées étrangères sont différents des nôtres, il est bon de savoir ce qui se fait ailleurs, pour comparer, prendre des idées, se préparer aussi à combattre ceux qui sont formés selon des méthodes et munis d'armements différents des nôtres.

Un exemple : les chars de combat. Rien ou presque rien n'existe dans notre littérature propre. Nous pourrions avoir à lutter contre des chars du jour au lendemain. N'est-il pas utile, pour le moins, de connaître les caractéristiques et les méthodes de combat et d'utilisation des chars des armées qui nous entourent ?

Une seconde source d'information, de réflexion et d'enseignement, ce sont nos propres expériences, en Suisse. Les nôtres... et celles des autres.

Les nôtres, on les connaît, on les a vécues. Mais il ne suffit pas de les avoir vécues une fois, un jour de manœuvre, sur le terrain. Il faut les revivre plusieurs fois, à tête reposée, en se demandant si on a bien ou mal agi.

Chef de section, tu as commandé tes gens pendant deux ou trois jours de manœuvres. Remémore-toi ces journées. Demande-toi, maintenant que tu sais ce qui est advenu des ordres que tu a donnés, s'ils étaient bien pensés et bien formulés. Si oui, tant mieux. Sinon, redonne-les dans le calme de ta chambre, un soir, en faisant revivre l'ambiance et les visages de ceux qui t'entouraient. Demande-toi ce qui serait arrivé si tes ordres avaient été mieux donnés, ou simplement donnés autrement. Ce que je dis de toi, on peut le dire de tous les chefs, de tous les grades.

Ne craignons pas de constituer de petits dossiers militaires. Ne pouvant avoir le métier dans les doigts, faute de pratique, ayons-le au moins dans des notes, qu'on peut relire de temps en temps, pour se remettre au point. Notons, pour une situation vécue, les éléments du problème, ceux surtout qu'on a oubliés ou mal jugés : les charrettes de fusil-mitr. ou de mitrailleuses n'ont pas pu suivre le cheminement choisi par nous, parce qu'on avait oublié qu'elles sont tirées par des chevaux, donc : ne jamais oublier les arrières : des hommes ont disparu près d'une ferme, car on avait oublié d'organiser des corvées d'eau à temps, lorsqu'on aurait pu le faire, etc.

Mais les expériences d'autrui sont moins faciles à connaître. Les comptes rendus des journaux renseignent avant tout sur les menus de telle ou telle cp. et les bons mots d'un artilleur verbeux. Ceux qui relatent des manœuvres ne traitent que rarement de questions de détail, et cela se comprend. Ils sont intéressants et utiles surtout pour certains gradés.

Il faut donc d'une part parler à des camarades, et surtout à ceux d'en face, à l'ennemi de ces quelques jours, car ils pourront vous dire ce qu'ils ont remarqué chez vous. Il ne faut pas craindre d'autre part, même si on n'a vécu les manœuvres que d'un modeste poste de combat, de dire ce qu'on a constaté, et de proposer, non la solution, mais une solution paraissant plus logique que celle qui a été adoptée.

C'est l'objet de ces lignes, écrites par un fantassin qui n'a pas vu grand'chose en trois jours, mais qui en a cependant appris pas mal. Ce ne sont pas des critiques, mais des constatations, et à chacune, on pourrait ajouter un nom ou une incorporation. Elles viennent à bâtons rompus, au courant de la plume et des souvenirs, sans autre but que d'essayer d'être peut-être utile, et de décider d'autres officiers à faire aussi connaître leurs constatations et leurs suggestions.

II.

a) La plus grande partie des erreurs qu'on constate chez nous tient à une chose : on ne sait pas se mettre dans *l'ambiance du combat*. On n'a pas encore réussi à créer, et à maintenir, chez les cadres aussi, cette ambiance de la guerre moderne, qui devrait nous pénétrer tout entier, pour que tous nos gestes, tous nos ordres, soient adaptés aux nécessités du moment. Cela se sent surtout dès qu'on quitte le front. Quelques exemples vécus : des téléphonistes de régiment tendent une ligne, en pleines manœuvres, le long d'une haie. Ils choisissent le côté qui fait front à l'ennemi. Les cuisines d'un état-major de bat. sont maintenues des heures durant à 50 m. du poste de combat, avec leur accompagnement de fumées, de caisses et de mulets. Une batterie, en plein jour, suit une route perpendiculaire au front, à moins de 3 km. de l'ennemi, visible de fort loin, chaque attelage le nez sur le caisson ou le canon qui le précède. On pourrait multiplier les exemples.

Si chacun, à force d'effort d'imagination, et grâce à de nombreuses lectures, était dans l'atmosphère du combat, aucune de ces fautes ne se produirait. Nous ne pouvons tout savoir, tout faire apprendre à nos hommes, tout répéter jusqu'au réflexe.

Mais nous devons faire appel beaucoup plus que ce n'est le cas souvent à leur imagination, à leur intelligence... et à la nôtre. Nous devons leur faire surtout comprendre, à nos cadres inférieurs et à nos hommes, ce que serait, de façon générale, une guerre moderne : l'importance du feu, des vues, des avions, des gaz, des chars, etc. Ils sont en général assez intelligents pour adapter leurs actes et leurs attitudes à ces nécessités, si on réussit à les intéresser. C'est à mon avis plus important que d'apprendre à fond l'emploi de tel procédé de combat. Cela leur permettra, et à nous aussi, de nous adapter sans trop de peines... et de pertes, à des méthodes nouvelles et inconnues, surgies les premiers jours d'une guerre.

Si l'armée française de 1914 avait été pénétrée de cette atmosphère du combat moderne, qu'on pouvait prévoir depuis la guerre des Boers et celle de 1904-1905 (voir les photos de *L'Illustration* de cette époque, sur les formations d'attaque des Japonais, par exemple), on n'aurait pas vu les hécatombes de la bataille des frontières. Les officiers français avaient peut-être trop lu les ouvrages du général de Grandmaison et du Lt-col. Montaigne, et pas assez les comptes rendus des combats de Mandchourie et du Transvaal. Il en a été du reste de même de presque toutes les armées de 1914.

Chez nous, le sens du danger permanent, venant de partout, doit être inculqué non seulement aux troupes du front, mais surtout à celles des arrières. Si une troupe qui combat veut pouvoir vivre et durer, elle doit dresser ses trains et ses services à ne pas se faire massacrer inutilement. Or on voit encore beaucoup trop de colonnes fort réglementairement serrées, en marche de paix, derrière le front, d'entassements d'hommes et de chevaux près des PC, alors que la dissémination n'est qu'une question d'organisation facile à résoudre. Il vaut mieux souvent laisser un officier en arrière, quitte à faire commander une section par un sergent, que de tolérer, faute d'organe de contrôle, les erreurs que l'on constate dès qu'on quitte les premiers éléments. Il n'y a rien de pire pour la discipline, et de plus dangereux en cas de combat, que cette « foire des arrières » qui est un mal endémique de notre armée (et d'autres, semble-t-il aussi).

b) *La protection contre les avions* : quand un avion militaire paraît, on doit le considérer comme un ennemi. Mais que faire ? Se coucher ? s'abriter sous un arbre ? Cela dépend de la solution donnée à un problème simple. L'avion qui intéresse les troupes du front, de façon générale, peut avoir plusieurs missions : régler un tir, observer : Il faut donc se rendre invisible, de n'importe quelle façon. L'ombre d'un arbre cache mieux que les feuilles

de l'arbre lui-même. Les chevaux sont ce qu'il y a de plus difficile à dissimuler aux vues ennemies. Les chemins de bois sont parfaitement repérables du haut des airs.

Ou bien l'avion a pour mission de tuer. Il agira à la mitrailleuse ou à la bombe (grenade). S'il mitraille il vaut mieux être accroupi ou même debout. S'il jette des grenades, il faut se terrer autant que possible. Mais s'il emploie les deux moyens de combat à la fois ?

L'armée américaine a fait, il y a deux ans environ, une expérience intéressante, à grands renforts de moyens. Un bataillon à effectif de guerre, avec ses armes et ses trains, fait un exercice de combat. A un signal, tout se fige sur place. Un second bataillon, porteur de cibles de la grandeur et de la surface des hommes, des armes, des chevaux et des chars du premier, s'avance et les place exactement dans la position où se trouvaient les éléments qui manœuvraient. Puis les deux bataillons se retirent à prudente distance, pendant qu'une escadrille bombarde les cibles pendant 5 minutes à la grenade. On relève les touchés, on « raccommode » les cibles, puis la même escadrille vient mitrailer les cibles pendant le même temps à la mitrailleuse. On relève également les touchés.

Conclusion : si impressionnante que soit l'attaque d'une troupe par des avions volant en rase-mottes et tirant à la mitrailleuse, l'effet de leur tir n'atteint pas, sauf erreur, le $\frac{1}{10}$ de celui d'avions lançant des grenades ou de petites bombes. Donc, il faut se terrer quand un avion attaque, même s'il emploie ses deux armes à la fois.

c) *Les formations* : chez nous, on a une tendance à abuser de la colonne par un, qui se voit de partout et laisse la marque de son passage dans les prés et les champs. On ne sait pas encore passer d'un couvert à un autre en ordre complètement dispersé, soit dans un « désordre organisé » ; quitte à se regrouper dans ce bois ou derrière cette ferme. C'est surtout le cas des charrettes de mitr., qui révèlent presque toujours la position des cp. et la région où l'effort principal doit être donné.

d) *La guerre durera plus de trois jours* : c'est une chose à laquelle on continue à ne pas penser assez, surtout dans les petites unités. A la guerre, manger, boire, fourrager, débâter, dormir même et se laver les pieds *sont des actes de combat*. Un memento français presque officiel l'affirme. Notre esprit est souvent faussé par les manœuvres coupées de suspensions, où on a le temps de remettre de l'ordre, de se sustenter, de s'occuper de ses chevaux et de ses arrières. A la guerre ce sera sous le feu qu'il faudra porter des gamelles de soupe et d'eau aux groupes de premier échelon, c'est sous le feu que les conducteurs devront abreuver, avoiner, voire

referrer leurs chevaux, si l'on veut que ces modestes serviteurs tiennent le coup, et ne forcent pas mitrailleurs et fusiliers à tirer leurs charrettes eux-mêmes.

D'où l'obligation, à chaque arrêt, à chaque ralentissement du combat, de se renseigner auprès de l'échelon supérieur sur la durée probable du temps disponible, et de l'utiliser à fond. Il est plus normal de trouver un poste de combat où le tiers des hommes mangent ou dorment (mais par ordre, et par équipe) que de croire qu'on pourra faire 4 ou 6 ans de campagne sans s'inquiéter du repos des hommes et des chevaux.

Le général Kleber disait, il est vrai, « être soldat, c'est quand on a faim, ne pas manger ; quand on a soif, ne pas boire ; quand on est trop fatigué pour se traîner soi-même, porter ses camarades blessés ». C'est très juste, quand il n'y a rien à manger ni à boire. Mais le chef doit éviter que ses hommes tombent d'inanition ou organisent eux-mêmes leur ravitaillement en eau. Le premier devoir de celui qui commande est de maintenir ses hommes constamment en état de se battre. Et cela est encore plus vrai en ce qui concerne les chevaux.

e) *L'invisibilité du champ de bataille* : on avait pu l'admirer lors des manœuvres de Brigade de 1933, et lors de celles de la Division en 1934. Je dois dire que, cette année, j'ai vu l'ennemi, et un peu trop. La faute en est peut-être aux nouvelles formations, encore mal comprises. Mais, en général, on ne sait pas utiliser les couverts. On se concentre sur les résistances au lieu de les dépasser, puis de les manœuvrer avec d'autres éléments, en utilisant les bois, les haies, les fonds. On fait la part trop belle aux armes automatiques en position en les attaquant chevaleresquement de front. Cela ne doit plus exister. Telle mitrailleuse a un magnifique champ de tir ? Elle ne devrait pas avoir une cartouche à tirer. Nul ne devrait se risquer devant elle. On la dépasse, on la tourne, on la contre-bat, mais on ne l'attaque pas directement.

f) *La marche d'approche* : les manœuvres faussent toujours un peu les idées. Il n'y a pas de projectiles dans les armes ; les arbitres ne peuvent être partout ; et surtout on se bat contre un ennemi que l'on connaît et qui applique les mêmes procédés que nous. Cela pourrait nous réserver des surprises.

Des compagnies, des bataillons de premier échelon, ont marché durant des heures en formation filiforme, avec la pointe et la cp. d'avant-garde couvertes par une ou deux patrouilles, sans s'inquiéter de couverts (massifs boisés et même localités) qui les séparaient des troupes voisines. Quel massacre, ou tout au moins quel désarroi pendant un moment, si l'ennemi avait lancé là ne fût-ce que quelques groupes.

Dès qu'on est à moins de 20 km. de l'ennemi, il faut, je crois, partir de l'idée qu'il peut être partout, et ratisser le terrain, si l'on veut éviter les surprises qui provoqueraient infiniment plus de retards et de pertes, qu'une marche prudente. Je lisais dans une revue française la formule suivante, qui me paraît utile à méditer : « A 100 km. de l'ennemi, garde-toi comme s'il était à 500 m., et à 500 m. de l'ennemi, sache faire dormir le gros de ta troupe comme si elle en était à 100 km. » (général Clément-Grandcourt, *Revue d'infanterie française*, février 1936).

Mais, comme on sait que l'adversaire, en temps de paix, manœuvre comme nous, on ne se gêne guère. Il est cependant utile de se souvenir que les Français, par exemple, articulent leur dispositif et ratisent tout le terrain à 20 km. de l'ennemi, et qu'ils sont couverts par des éléments légers et rapides qui rendent à l'ennemi tous les couverts suspects dès qu'il a quitté la protection de ses avant-postes.

Cap. F. ZWEIFEL.
